

Le Contexte

Marie Saur

Numéro 310, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79758ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saur, M. (2016). Compte rendu de [Le Contexte]. *Liberté*, (310), 83–83.

respirer. Et nul n'a besoin de « raisons », qui veut respirer comme tous les vivants. Or que de morts usent de leur pesanteur de mort, du pouvoir qu'ils ont dans leurs mains mortes, pour immobiliser des « raisons » contre l'avenir, contre la respiration et contre la vie! Certains parlent de la « tradition » des liens économiques ou de la dispersion des Canadiens français; ils choisissent une « hypothèse » au lieu de leur liberté difficile. D'autres nous supplient de « situer nos problèmes ». Or ce pays a besoin d'air. Ce pays se meurt sous l'abondance des « raisons ». « Professeurs », vos papiers! Qui nous assigne un rôle « d'importateur »? Les hommes de Manic 5? Qui parle de « capitulation »? Les arracheurs d'espairs. « Les assassins de Mozart », écrivait Saint-Exupéry. Il se trouve, ici, des individus qui dynamitent notre faim de lucidité, notre volonté de marcher, pendant que nos ouvriers et nos ingénieurs dynamitent la montagne à Manicouagan; pendant qu'ils s'engagent dans

un corps-à-corps avec le Nord, pendant qu'ils créent un quotidien avec des mots français, pendant qu'ils mettent toute leur énergie à édifier ce qui pour eux symbolise la volonté québécoise de vivre, de construire, ici, on leur donne des coups de paroles-à-terre dans le dos. Or la vérité est du côté de ceux qui apprennent à respirer, de ceux qui bâtissent. Thalès est à Manic 5. Léonard de Vinci est à Manic 5. Eiffel est à Manic 5. Des rhéteurs se lèvent dans les syndicats, dans les journaux, dans les chaires d'université. Ce sont eux qui feront condamner Socrate. Ce sont eux qui voudront la tête de Galilée. Ce sont eux qui humilieront Rembrandt.

Les hommes de Manicouagan 5 ont une chose à nous dire : *nous sommes debout*. Nous pouvons penser et travailler avec notre langue : rhéteurs sont ceux qui prétendent le contraire. Nous trouvons l'univers vaste. Nous donnons la main au monde. Nous sommes fiers de nous, Québécois. Laissez-nous faire l'avenir. **L**

LE CONTEXTE

GEORGES DOR en a fait une chanson, Henri Vernes un « Bob Morane ». Il y eut même, croyez-le ou non, une voiture Manic GT (montée sur un châssis de Renault!), projet d'ingénieurs québécois, financé par le fédéral, la caisse de dépôt, Bombardier et la famille Steinberg. Mais le chantier de la Manicouagan, c'est aussi un numéro spécial de *Liberté*. Il faut dire qu'Hydro-Québec s'était donné les moyens pour promouvoir son gigantesque projet hydroélectrique sur la Côte-Nord. Poètes, créateurs et célébrités (on peut citer Hergé) sont invités avec les honneurs. C'est ainsi que toute l'équipe de *Liberté* décolle de Dorval le 11 septembre 1964. Direction : le Grand Nord. Serge Godbout, le directeur du chantier, sait trouver les mots pour accueillir les intellectuels montréalais. « Vous écrivez, nous bâtissons », leur déclare-t-il. Puis, rappelant le grandiose chantier : « Vous comprendrez qu'il faut aussi être des poètes pour bâtir des choses comme celle-là. » L'équipe en convient volontiers.

Poèmes à la gloire de l'époque et du pays, chiffres astronomiques, apologie du talent et de la jeunesse des travailleurs – qu'ils soient ouvriers ou ingénieurs –, fascination devant ce symbole d'un Québec nouveau qui relève virilement les défis de la modernité font la matière de ce numéro spécial dans lequel on cherchera vainement toute critique ou réserve tant la naïveté des propos rappelle par moment les déclarations d'amour au progrès du mouvement futuriste du poète italien Marinetti.

Pour sa part, Fernand Ouellette, membre du comité de rédaction de *Liberté* depuis sa création, choisit de s'intéresser à ce qui est loin d'être un détail sur le chantier : l'emploi officiel de la langue française. La chose est neuve et résulte d'une forte volonté politique. Nous sommes en pleine Révolution tranquille et René Lévesque, ministre des Richesses naturelles du gouvernement Lesage, se soucie autant du progrès industriel que de la promotion de la langue française. Il a décidé de se servir de l'un pour faire avancer l'autre, avec, dans

cette stratégie, Hydro-Québec. Depuis sa fondation en 1944, cette petite société d'État montréalaise est dirigée par des anglophones et dépend principalement d'entreprises canadiennes et américaines. Les libéraux mettent fin à ces



LIBERTÉ n° 35
Octobre 1964

ententes pour développer une expertise québécoise. On se met alors à recruter parmi les francophones, alors très jeunes, qui avaient osé entreprendre des études d'ingénieur, mais étaient jusque-là tenus

à l'écart des postes de cadres. Les responsables anglophones ont alors le choix entre quitter leur emploi ou assister aux cours de français offerts par la compagnie. En 1963, Hydro-Québec rachète, nationalise et francise les onze compagnies d'électricité qui se partageaient le reste du Québec. À la Manic et pendant la construction des lignes à haute tension, les chantiers sont interrompus deux mois quand les responsables refusent de travailler avec les plans en anglais qu'ont leur a livrés.

Ce chantier, plus qu'une prouesse d'ingénierie, a été ressenti par les Québécois comme une forte avancée culturelle et sociale. Hydro-Québec, à l'époque, n'est pas seulement un fournisseur d'électricité ou un prestataire de services, mais un facteur puissant d'émancipation identitaire et de repossession du territoire. C'est ce rapport fécond, aujourd'hui disparu, entre technique et culture, que rappelle le « Manifeste de la Manicouagan ».

— Marie Saur **L**